

Quelques questions à propos des biographies de Jean-François COSTE

par M. BIHAN

C'est un peu d'outrecuidance sans doute que de vouloir tenter un procès en réhabilitation de la mémoire et de la gloire de Jean-François Coste alors que la postérité semble en avoir décidé autrement. Car, à parcourir dans les bibliothèques et les archives ce qui subsiste de sa vie et de ses travaux, il faut bien admettre que son souvenir a connu, dans l'esprit même de la plupart de ceux qui furent et sont ses fils spirituels, un très injuste délabrement.

Il fut un grand médecin, clinicien et praticien complet et notamment épidémiologiste, à l'échelle, bien entendu, des connaissances de son époque ; il demeure incontestablement l'un des fondateurs de la médecine hospitalière moderne ; il fut un orateur triplement éminent : philosophique, politique et scientifique ; humaniste et encyclopédiste, il fut aussi un remarquable écrivain, digne de son maître et ami Voltaire. Il fut spécialement un des premiers « auteurs » (au sens moderne du mot) scientifiques et médicaux, traducteur et commentateur des ouvrages étrangers majeurs de son temps, surtout, comme aujourd'hui, anglo-saxons.

Sa vie, sur ce point notamment, témoigne de beaucoup plus que l'internationalisme de la médecine — simple et évident état de faits — mais de son internationalité, état d'esprit et vocation. Il semble bien qu'au cours d'un demi-siècle d'une existence prodigieusement active, il fut l'un des hommes les plus importants de son époque, cette importance étant considérée sous l'angle de l'histoire des Progrès de la Médecine.

(*) Communication présentée à la séance du 18 janvier 1969 de la Société française d'histoire de la médecine.

Il a vécu de 1741 jusqu'à 1819. A 28 ans, il est déjà en bon rang de l'aventure de son temps et partout révélera un personnage d'une présence extrême, « charnière » permanente dans une époque particulièrement révolutionnaire de l'Histoire et de l'Histoire de la médecine.

Il est au premier rang de la guerre de l'Indépendance américaine, au premier rang des convulsions successives et des guerres de la Révolution française, au premier rang de l'action, de l'évolution et de l'administration de la médecine militaire contemporaine des guerres de Napoléon. A sa mort, en 1819, à 78 ans, sous le règne de Louis XVIII, il est toujours en poste, médecin en chef des Invalides et, pratiquement, le grand patron de la médecine militaire française.

**

Fils de médecin, médecin diplômé lui-même à 23 ans, exerçant dans le pays de Gex où il est né, ayant guéri d'une épidémie les paysans de Ferney, Coste reçoit de Voltaire une lettre de recommandation pour le duc de Choiseul, premier ministre. Il est aussitôt nommé médecin de l'hôpital de Versoix, dans son pays. Il a 28 ans, 4 ans de pratique et nous sommes en 1769. Versoix, aujourd'hui bourg de Suisse romande, était alors une bourgade française du pays de Gex. Or, le projet du gouvernement de Louis XV, était d'en faire une puissante cité internationale en face et en concurrence de la puissante Genève. Qu'on ait nommé Coste médecin de la garnison et des Etats atteste immédiatement sa personnalité et sa science.

Médecin militaire, en 1774, il a fait, depuis Versoix, plusieurs postes, Nancy et Calais notamment. Il a voyagé, commandé, dirigé, soigné et beaucoup étudié. Il traduit et publie, cette année-là, la version française des œuvres physiques et médicales de l'Anglais Richard Mead « enrichie de découvertes postérieures à celles de l'auteur, augmentée de plusieurs discours préliminaires et de notes intéressantes sur la physique, l'histoire naturelle, la théorie et la pratique de la médecine ». (2 volumes in octavo, enrichis de 8 planches).

L'œuvre de Mead avait été achevée en 1751. C'est une œuvre charnière, précisément : elle garde encore certains termes des grimoires des anciennes scolastiques, mais on y trouve déjà les expressions de la médecine scientifique et des thérapeutiques « rationnelles ». Toute comparaison des œuvres de Richard Mead à celles, par exemple, de Claude Bernard, est interdite. Mais un rapprochement n'est peut-être pas défendu. Si l'on accepte d'admettre, dans une prudente mesure, que Mead a eu au 18^e siècle sur le monde scientifique et médical anglo-saxon une influence analogue à celle de Claude Bernard, au 19^e, sur la science française, alors, se pose la question de savoir si Coste n'a pas été le premier ou l'un des tout premiers à réaliser la notion de l'échange international *systematique* des recherches et des données médicales. Si cela était, *l'internationalité* de la médecine, avec ses communications, ses publications polyglottes et ses congrès, daterait peut-être de Coste.

L'épisode le plus connu, le plus glorieux, sinon le plus important de la vie de Coste est l'épisode « américain ». Nous sommes en 1780. Coste est premier médecin à Calais. D'emblée, on le nomme médecin en chef du corps expéditionnaire de Rochambeau. Trois faits ressortent de cette campagne de deux ans en Amérique : la rédaction d'un *Compendium pharmaceuticum*, d'un formulaire de moins de 100 remèdes qui est *l'un des tout premiers codex à l'origine* de la pharmacopée américaine ; un mémoire, ou plutôt un rapport à Philadelphie, sur l'asphyxie, accompagné semble-t-il de la présentation d'un appareil... à réanimation ; enfin, un grand discours, au Capitole de Williamsburg, sur la liberté de la médecine. Sujet d'actualité : les termes, d'une noblesse tout hippocratique, du discours de Coste sont toujours valables.

Sans parler de l'état de santé de la troupe dont il est responsable et dont les confrères américains lui rendent un témoignage d'excellence, glorieusement contresigné par Washington. Il s'agissait du scorbut (il a prévu des fruits et des légumes crus à l'ordinaire), des fièvres (il a emporté un stock énorme de quinquina), de la variole (mais il vaccine déjà comme on transplante maintenant...), de la dysenterie (mais il surveille sévèrement les promiscuités ainsi que les eaux de boisson). Il est, incontestablement, un épidémiologiste.

M. Maurice Bouvet, en 1934, a publié un ouvrage très documenté sur *Le service de santé français pendant la guerre d'Amérique* où se trouve justement exalté le rôle primordial du docteur Coste. Les confrères américains — et leurs historiens — connaissent parfaitement le rôle du médecin Coste. Mais la question pourrait être également posée de l'influence de Coste, encyclopédiste, humaniste, idéologue et libéral sur la première constitution de la médecine en cette Amérique à laquelle il a consacré deux ans de sa science et aussi de son sens de ce qu'on a traduit — justement — de l'anglais d'Amérique, les « relations publiques ».

*

**

En 1790, Coste est en poste à Versailles. Il dirige le Centre de la correspondance entre le Ministère et les hôpitaux. Or, il est question d'élire un maire de la ville. Louis XVI qui connaît son caractère, son autorité et ses qualités d'administrateur propose sa candidature. Le peuple l'élut. Il fut maire pendant deux ans (90-92). Ce n'est pas encore la Terreur, mais il s'en faut de peu. Il est certain qu'il domina l'agitation : ravitaillement assuré, peu d'émeutes et peu de sang. Son portrait — c'est le masque de l'énergie — se trouve dans le cabinet du maire actuel de Versailles.

En 92, la guerre a repris et le politique le cède au soldat médecin. Dès lors, Coste devient l'un des grands, voire, hiérarchiquement et par droit d'ancienneté, le premier de la médecine militaire des guerres de la Révolution et de l'Empire. En 96, il est nommé médecin-chef des Invalides. Mais aussi

de la Grande Armée. Il est à Austerlitz, Iéna, Eylau. Pendant 23 ans, jusqu'à sa mort, il sera le patron des Invalides. Un peu trop obstinément dira-t-on.

Maire « républicain » de Versailles pendant la Révolution, ce n'est peut-être pas de l'histoire locale mais si brève qu'ait été cette magistrature, une participation à l'histoire nationale.

*

**

En général, les biographes de Coste, excellents mais un peu brefs, arrêtent ici le récit de sa vie. On le met à la retraite. Or, du point de vue de l'histoire des Progrès de la médecine, la suite studieuse de sa longue existence offre un tout autre aspect. En effet, pendant les 23 ans de son séjour directeur aux Invalides (c'est lui qui présida l'inauguration du Val-de-Grâce) il établit les principes de l'organisation et de l'administration de la médecine militaire. Parallèlement à l'action des grands médecins « civils » de l'époque, il est probable que le *Règlement* de Coste s'est largement « expansé » sur l'organisation des hôpitaux généraux et des hôpitaux psychiatriques, Pinel est presque exactement son contemporain et on peut supposer que l'étude des idées de ce vaste précurseur pourvu d'une immense expérience et en relations avec les plus célèbres de son époque, exprimées dans son « *Service des hôpitaux militaires ramenés aux vrais principes* » ou ses « *Vues générales sur les cours d'instruction dans les hôpitaux militaires* » doit conserver en face des grandes initiatives actuelles plus qu'un intérêt de curiosité même historique. En tout cas, en 1817, deux ans avant sa mort, il rédigeait l'article *Hôpital* pour le *Grand Dictionnaire des Sciences médicales* en 52 volumes de Panckouke. Il y en a 200 pages, l'équivalent d'un tome entier. Pour quelqu'un qui connaîtrait la question — ou voudrait l'étudier — cette étude constitue, sans doute, un document fondamental. Ces données et ces réflexions d'un homme qui avait été témoin ou protagoniste d'une demi-douzaine de révolutions sociales et politiques, sans parler de celles, contemporaines, de la médecine et de l'évolution de la pensée de son siècle vont de la description des dispensaires latéraux aux temples antiques d'Esculape à la plus chaude actualité d'aujourd'hui ; savoir : si les hôpitaux doivent être choses d'état ou entreprises privées ? s'il est préférable de les restituer aux autorités religieuses qui les avaient gouvernés depuis Saint-Vincent-de-Paul ou de les laïciser ? si l'enseignement au lit du malade doit s'instaurer précocement dans l'enseignement théorique ?... Il va même jusqu'à s'en prendre à la modicité du traitement des médecins « qui mérite si bien son titre d'honoraires... ».

Un dernier trait singulier : toute l'action de ce médecin soldat a été dirigée contre un « ennemi » principal : l'Angleterre. Eh bien, à l'occasion d'une suspension d'armes un peu prolongée, en 1786, 3 ans après son retour d'Amérique, où va-t-il ? En Angleterre. Qu'y fait-il ? Des conférences sur l'organisation de la médecine militaire à la française et les soins aux malades et aux blessés en échange de visites et de conférences sur les mêmes sujets à l'anglaise. (La Croix rouge internationale ne date que de 1864).

On peut se demander si, au-dessus des mêlées et des contingences, Coste, tout entier à son idée, à sa recherche, à son idéal, fut un grand homme ou seulement un très important précurseur ? et pour quelles raisons il n'a pas connu la même gloire que de plus illustres contemporains, Larrey, Desgenettes ou Corvisart ? A cette question, nous apportons deux réponses entre cent qui seraient plausibles, mais ces réponses n'ont de valeur que purement symbolique : aux Archives de la Guerre, le dossier de Jean-François Coste figure au fichier « Grands Hommes ».

L'autre réponse est une appréciation de Napoléon. Elle semble authentique. Elle date de 1807, de Berlin : le médecin général inspecteur Coste a 66 ans. Il a subi tout l'hiver polonais humide et glacial. Sa santé est « gravement altérée par suite d'un catarrhe suffocant empêchant la nutrition et le repos ». Il demande une permission. Il sollicite son retour en France. La décision appartient directement à l'Empereur. Il la fait attendre. Plusieurs semaines. Enfin :

« Renvoyez aux Invalides ce vieillard chargé d'ans et de gloire. Mais qu'il attende l'arrivée de son successeur. Aux armées, il me faut des hommes jeunes, robustes... ». Suit une expression de corps de garde.

Grandeur et servitude... Mais il semble qu'on puisse mieux situer Jean-François Coste et bien au delà des hasards d'étiquetage d'un fichier et bien au delà de la boutade méprisante d'un tyran.

